

Communication de Monsieur le Professeur Claude Perrin



Séance du 5 juin 2009



Qu'est-ce que l'honneur aujourd'hui ?

*L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus
Mathurin Régnier (1573-1613)*

Mercredi 3 décembre 2008, le magazine télévisé intitulé «Droit de regard» diffusé sur FR3 portait en sous-titre «Prêts à mourir pour la France?». L'invité d'honneur en était Max Gallo. Mais des invités venus de tous les horizons ont fait part de leurs souvenirs et de leurs réflexions. Il y avait là Jean-Pierre Chevènement, Philippe Seguin, des survivants du débarquement du 6 juin 1944, et notamment un ancien membre du commando Kieffer, des anciens de la guerre d'Algérie, des militaires de toutes armes, hommes et femmes engagés sur les différents territoires d'Afrique et du Moyen-Orient, et notamment un rescapé du guet-apens qui avait coûté la vie à 10 soldats en Afghanistan.

D'entrée de jeu, Max Gallo a fait remarquer qu'entre 1914 et 1918, il y a eu une moyenne journalière de 1000 tués et d'innombrables blessés français. (dans les conditions horribles que l'on connaît). Il a également cité cette phrase du maréchal Joffre : *«si les femmes qui travaillent en usine d'armement, celles qu'on appelait les munitionnaires, s'arrêtaient 20 minutes, les Alliés perdraient la guerre!».*

Cette abnégation, ces traits de civisme et d'héroïsme au quotidien qui ont perduré 50 mois, peut-on seulement imaginer qu'ils se reproduiraient aujourd'hui ? Tout le monde se doute de la réponse. En parallèle, les 200 ans d'histoire de notre hymne national, chanson de marche, et de la façon dont il est perçu ou revendiqué, se voulaient l'écho de la prégnance du sens national

dans notre société. Au regard de la construction de l'Europe, de la vision d'une planète village, que pèse aujourd'hui ce sens national ?

Or, honneur et patrie sont indissolublement liés, l'honneur lui-même ayant marqué de façon indélébile l'histoire de notre nation.

Ce fabuleux moteur, suscitant les actions les plus glorieuses, les sacrifices les plus héroïques, portant l'abnégation au sublime, qu'en reste-t'il aujourd'hui ? Quelle signification revêt-il dans notre société ? Est-il dévalué ? Est-ce une notion ringarde ? N'est-ce plus qu'une apparence, une référence qui n'est plus que le parfum d'un vase vide, comme le laisserait entendre cette maxime de Chamfort ?

«Pour ne parler que de morale, on sent combien ce mot, l'honneur, renferme d'idées complexes et métaphysiques. Notre siècle en a senti les inconvénients ; et pour ramener tout au simple, pour prévenir tout abus des mots, il a établi que l'honneur restait dans son intégrité à tout homme qui n'avait point été repris de justice». Triviale à son tour est la boutade attribuée à Clemenceau : «L'honneur, c'est comme les allumettes : ça ne sert qu'une fois !».

L'évolution considérable des mentalités lors des dernières décennies, l'absence de conflit majeur ayant impliqué notre pays depuis plus d'un demi-siècle, la disparition du service militaire, ce creuset permettant d'entretenir le sens national, ont eu, à coup sûr, des répercussions sur la conception de ce sens si particulier qu'est l'honneur, et sur l'impact qu'il peut avoir sur nos actions quotidiennes. La question est donc légitime et il me paraît opportun de se la poser aujourd'hui.

L'honneur peut se définir comme le corollaire de l'estime de soi, de ce qui peut et doit conduire au dépassement de soi. Il implique la croyance en une transcendance, et, en filigrane, touche au sens du sacré. Il dicte des lois, crée des obligations dont le non respect provoque sa perte. Intégrité, respect des engagements, respect des codes de la société à laquelle on appartient, consécration au bien public sont ses traits essentiels. Il peut donc conduire au sacrifice suprême.

Aussi loin que l'on remonte dans le temps, ce sens si particulier paraît avoir été solidement ancré dans le cœur de nos ancêtres. Certaines anecdotes célèbres sont particulièrement démonstratives.

Si l'on remonte à la préhistoire et à la protohistoire, les Gaulois, qui constituent, au même titre que les Germains, les Cimbres ou les Teutons, un peuple appartenant à la civilisation celtique, véritable socle des peuplements de l'Europe non méditerranéenne, avaient un sens aigu de l'honneur et du déshonneur,

sans doute héritage indo-européen d'une société comportant une tripartition fonctionnelle où le prêtre et le guerrier tenaient une place prédominante. Nous sommes mieux renseignés sur le mode de vie et la pensée des Celtes depuis les travaux entrepris durant les dernières décennies par Jean-Louis Brunaux et surtout Venceslas Kruta, dans le sillage de ceux de Georges Dumézil. Pour étayer notre propos, citons d'abord le geste de Vercingétorix, s'offrant en sacrifice dans l'espoir de sauver les assiégés d'Alésia, espoir que l'inflexibilité de César rendit vain.

Mais, plus généralement, mentionnons le suicide des guerriers celtes, de pratique fréquente pour échapper au déshonneur d'une défaite : un groupe statuaire en bronze atteste de cet usage. Réalisé au troisième siècle avant J-C pour le roi grec de Pergame, Attale 1^{er}, vainqueur des Galates, peuple celte qui avait réussi à s'implanter dans l'actuelle Turquie vers -240, il représente un couple celte : l'homme vient de sacrifier sa femme et s'immole à son tour avec son épée.

On ne peut, en effet, dissocier l'honneur du mythe du héros, qui en est l'aboutissant, et qui finit par s'intégrer dans la mémoire collective tant il est l'objet de rites et de commémorations.

Le mythe va d'ailleurs bien au delà du héros qui l'incarne : selon l'historien Raoul Girardet, le mythe est à la fois fiction, système d'explication et message mobilisateur. Il a une fonction rassurante en période de grave crise nationale, mais aussi réconciliatrice et réunificatrice, car il gomme les aspects conflictuels et douloureux de la réalité. Le mythe du héros a été particulièrement utilisé pendant la Première Guerre mondiale.

Sous l'Ancien Régime, monarchie de droit divin, l'honneur faisait partie des critères de base, avec la hiérarchie et la dignité hors desquels il n'y avait point de salut. La fidélité au roi en était la manifestation la plus vive.

Alexis de Tocqueville donne sinon une définition, du moins une interprétation du sentiment qui poussait à obéir sans contrainte dans l'Ancien Régime et la Révolution : *« Quelques soumis que fussent les hommes de l'Ancien Régime aux volontés du roi, il y avait une sorte d'obéissance qui leur était inconnue : ils ne savaient pas ce que c'était que se plier sous un pouvoir illégitime ou contesté, qu'on honore peu, que souvent on méprise, mais qu'on subit volontiers parce qu'il sert ou qu'il peut nuire. Cette forme dégradante de la servitude leur fut toujours étrangère. Le roi leur inspirait des sentiments qu'aucun des princes qui ont paru depuis dans le monde n'a pu faire naître, et qui sont devenus pour nous presque incompréhensibles, tant la Révolution en a extirpé de nos cœurs jusqu'à la racine. Ils avaient pour lui tout à la fois la tendresse qu'on a pour un père et le respect qu'on ne doit qu'à Dieu.*

En se soumettant à ses commandements les plus arbitraires, ils cédaient moins encore à la contrainte qu'à l'amour, et il leur arrivait souvent ainsi de conserver leur âme très libre jusque dans la plus extrême dépendance. Pour eux, le plus grand mal de l'obéissance était la contrainte ; pour nous, c'est le moindre. Le pire est dans le sentiment servile qui fait obéir. Ne méprisons pas nos pères, nous n'en avons pas le droit. Plût à Dieu que nous puissions retrouver, avec leurs préjugés et leurs défauts, un peu de leur grandeur! Et, plus loin : "On aurait donc bien tort de croire que l'Ancien Régime fut un temps de servilité et de dépendance. Il y régnait beaucoup plus de liberté que de nos jours". Colette Beaune (citée par Claude Fouquet) : «le nom de très chrétien, appliqué indifféremment au roi, au peuple ou au territoire français, devient peu à peu un objet de gloire et d'orgueil, une justification d'être. Il apportait, en outre, l'apaisante certitude d'être un élément important du plan de Dieu dans l'ordre du monde au cours des temps» et, plus loin : «le sang sacré des rois continua de couler et la couronne de s'arroger les privilèges où le religieux s'entremêlait étroitement au politique».

Les piliers de l'Ancien Régime, honneur, hiérarchie et dignité, ont été remplacés par le tryptique liberté, égalité et fraternité. Sous l'Ancien Régime, des cérémonies infamantes étaient réservées aux Grands car les Vilains n'étaient pas sensés avoir d'honneur à défendre. La Révolution française a consacré le statut d'un citoyen se devant d'être digne, ce qui a légitimé la création d'un statut d'*indignité civique*. Inscrit dans le code pénal de 1791, le devoir d'honneur procède donc d'une double origine, aristocratique et démocratique.

Les campagnes guerrières de la Révolution ont donné lieu à des débats de conscience chez certains généraux comme Dumouriez, pris en porte à faux entre le code d'honneur auquel il voulait rester fidèle ainsi que les officiers qui l'entouraient, et les exactions commises dans un climat de démagogie et de violence par la populace sur la population civile de Belgique, qu'il devait couvrir en raison de la situation où l'avait mis la Convention (qui dénonce des emprunts et casse des marchés d'approvisionnement) alors qu'il s'était engagé à faire respecter institutions et droits de propriété des populations occupées. Robespierre parle pour qualifier cette attitude de l'esprit aristocratique qui anime les états-majors qu'il qualifie de «*traîtres qui seront écrasés sous le pied puissant de la Nation*».

D'où la création d'un corps de Commissaires de la Révolution, réclamé par Danton et qui seront envoyés auprès des généraux. Ce sont les ancêtres des Commissaires du Peuple soviétiques.

On retrouvera un débat de conscience du même ordre parmi les officiers de tout grade lors de la Guerre d'Algérie.

En effet, qui dit honneur dit appartenance, mais appartenance à quoi ? à un groupe qui fut, au fil des temps, la caste, la tribu, le corps de métier, la famille, la patrie. Or, ces différents groupes ont été disqualifiés l'un après l'autre pour laisser l'individu coupé de ses racines, indifférencié, et livré sans défense aux fabricants d'opinion et aux influences des mastodontes multi- et transnationaux. La patrie a le mieux résisté : on lui a attribué beaucoup de méfaits, notamment les horreurs de la guerre, les holocaustes des champs de bataille et des villes bombardées. En réalité, il ne s'agit que des effets de l'exploitation induite du patriotisme par des cyniques politiques dont les mobiles n'ont rien à voir avec le patriotisme.

Dans une conférence donnée ici même à Nancy le 17 novembre 2005, sous le titre *«Laïcisme et religion»*, Régis Debray indiquait qu'il n'y a pas de communauté sans conviction à la base. C'est-à-dire une union avec un être, un principe, une entité, un héros, le héros fédérateur, bref une foi – même les U.S.A. ont maintenu une sorte de déisme confédéral - tout cela impliquant une allégeance conduisant au sentiment d'appartenir à un même ensemble. Cela se vérifie, *a contrario*, constatait-il, par le fait que, lorsque une société se déchristianise, elle remplace un interdit par un autre et institue l'existence de blasphémateurs. L'illustration en est donnée par la *loi Gayssot*, loi illégitime qui instaure une *vérité d'État* qu'il est interdit de contester sous peine des plus lourdes sanctions. Loi dont la genèse, lors de la signature du traité de Londres, montre l'inspiration par le pire des pays totalitaires du moment, à savoir l'Union Soviétique lors du paroxysme du stalinisme. Ce qui explique la saillie d'Hélène Carrère d'Encausse, il y a quelques années à Moscou, sur les limites de la liberté d'expression en France. Vladimir Volkoff constatait le nombre croissant de sujets de conversation obligeant à baisser la voix si la conversation était tenue dans un restaurant, ce que développe dans son dernier essai le philosophe genevois Eric Werner... *Notre liberté ne supporte pas certaines libertés individuelles*. Le passé nous permet hélas de retrouver une situation identique, bien décrite par Sénèque dans ses épîtres à Sérénus, concernant la «tranquillité de l'âme» que je ne résiste pas à la tentation de vous livrer :

«Peut-on trouver une ville plus malheureuse que ne fut Athènes, au temps où les trente tyrans la mettaient en pièce ? Ils avaient tué treize cents citoyens, et les meilleurs ; loin de s'en tenir là, leur cruauté s'exaspérait elle-même. Dans cette cité, celle de l'Aréopage, le plus scrupuleux des tribunaux, celle d'un sénat et d'un peuple qui valait son sénat, se réunissait chaque jour une sinistre assemblée d'assassins et une funeste curie, qui n'avait de prestige qu'aux yeux des tyrans. Pouvait-elle être en repos, cette cité dans laquelle il y avait autant de tyrans que d'hommes de paille ? L'espoir même de recouvrer la liberté ne pouvait se présenter à l'esprit, et l'on ne voyait pas de place pour un remède contre des maux aussi violents. Où trouver

assez d'Armodius dans la malheureuse ville ? Socrate pourtant était au milieu de ses concitoyens ; il consolait les sénateurs abattus ; il réconfortait ceux qui désespéraient de la république ; aux riches qui craignaient pour leur fortune, il reprochait ce repentir tardif d'une cupidité qui maintenant les mettait en danger ; et à ceux qui voulaient l'imiter, il offrait un grand exemple en marchant comme un homme libre parmi les trente maîtres de la cité. Et pourtant, c'est cet homme qu'Athènes elle-même fit périr dans une prison ; il avait bravé sans être inquiété une bande de tyrans, mais la liberté ne supporta pas sa liberté.

Comme le constate Charles Amboise Colin, nous assistons au mouvement impérieux d'une conception nouvelle de la morale et du droit : celle-ci condamne à périr, en bloc, tous ceux, les bons comme les mauvais, à qui l'Histoire donne tort ; elle absout les monstres à qui l'Histoire donne raison. Elle glorifie les héros, non pour leur héroïsme, mais pour leur clairvoyance. Ils cessent, au surplus, d'être des héros ou des martyrs dès l'instant qu'ils croient reconnaître qu'un adversaire loyal est plus près d'eux qu'un allié répugnant (Charles Amboise Colin : le sacrifice de Bassompierre, p. 11). Partant de ce principe, nous nous imposons un *devoir de mémoire*, mais dénions à nos adversaires un *droit de mémoire*.

Dans un pareil contexte, il devient impossible aujourd'hui d'imaginer deux adversaires valeureux, s'étant combattu sans haine et pouvant tisser les liens de la fraternité des armes. Cela s'est encore vu lors de la Première Guerre mondiale. Pour la seconde, c'est exceptionnel ; c'est pourtant le cas de deux combattants : Hélié de Saint Marc pour la France, homme de tous les champs de bataille et, hélas !, de toutes les geôles, et August von Kagenek, lieutenant de Panzers, nés tous les deux en 1922, porteurs du même idéal, saisis à 20 ans par la guerre. Réunis dans un même livre par Etienne de Montéty, ils livrent ensemble et en parallèle, dans un témoignage poignant intitulé «Notre Histoire», le récit des années de fer et de sang.

On ne peut manquer de faire le parallèle entre ces deux hommes et les deux personnages campés respectivement par Pierre Fresnay et Eric von Stroheim dans le film présenté en 1937 par Jean Renoir «*La grande illusion*». L'apostrophe de l'Allemand au Français : «*Je ne sais pas quelle sera l'issue de cette guerre mais, ce que je sais, c'est qu'il n'y aura plus de Boëldieu ni de Rauffenstein...*» paraît, hélas, bien prémonitoire.

Voici, d'ailleurs, un témoignage qui conforte cette prédiction et qui, surtout, montre que les choses avaient déjà bien évolué avant qu'elle soit formulée.

Ce témoignage émane d'un ancien major-général du prestigieux corps des Marines U.S devant l'Académie militaire de Washington. Il a été exprimé en

termes dont vous jugerez de la violence et de la crudité par Smedley Butler le 13 octobre 1933 :

«Cela fait 33 ans que je sers chez les Marines et il n'y a pas une méthode utilisée par les gangsters que nous n'ayons utilisée et perfectionnée. Eux utilisent des voyous pour faire peur et éliminer : nous, nous sommes les hommes de main du «big business», de Wall Street et des banques. J'ai fait le coup de poing contre le Honduras pour le compte des compagnies fruitières en 1903. J'ai racketté le Mexique et Tampico pour le compte d'American Oil en 1914. J'ai fait le coup de feu à Haïti et à Cuba pour que les gars de la National City Bank puissent y ramasser le pognon. J'ai secoué et vandalisé une demi-douzaine de pays d'Amérique Centrale pour qu'ils puissent se soumettre au rackett de Wall Street. J'ai nettoyé à la sulfateuse le Nicaragua pour le compte de Brown Brothers en 1912. J'ai foutu le feu à la République Dominicaine pour American Sugar (...)

Al Capone est un minable comparé à l'US Army. Lui contrôlait au mieux trois districts de Chicago, nous, nous contrôlons et rackettons trois continents».

Rappelons pour mémoire qu'Al Capone, de son côté, définissait le capitalisme de la façon suivante *«le rackett légitime organisé par la classe dominante»*.

Lors d'une réunion au plus haut niveau de militaires américains, il avait été dit expressément que la Seconde Guerre mondiale avait pour but, je cite : *«de casser la nuque à une Europe allemande»*, guerre d'hégémonie maquillée en croisade idéologique... A cette aune, le patriotisme ne pèse pas lourd. Que dire de l'honneur ?

Notre société a dévalué l'honneur, le héros et le mythe. Déjà, dans une chronique du journal Combat du 5 janvier 1945, Albert Camus indiquait : *«nous vivons dans un monde où l'on peut manquer à l'honneur sans cesser de respecter la loi»*.

Dans une adresse aux jeunes intitulée *«Apprendre à vivre»*, le philosophe Luc Ferry, ancien ministre de l'Education nationale, s'intéresse au patriotisme. Il aborde le sujet sous la rubrique «Religions de salut terrestre» où il traite du scientisme, du communisme et du patriotisme, ajoutant deux pages plus loin qu'il a toujours trouvé ces nouvelles religions un peu ridicules. Voilà donc le patriotisme ravalé au simple rang de discipline en «isme», rien de plus, et, pour enfoncer le clou, il stigmatise un peu plus loin la passion pour les «grands des-seins». Voilà donc répudiés l'attache au sol et l'enracinement. L'honneur n'a donc plus sa place dans cette vision du monde proposée aux jeunes.

Un séminaire mixte, civil et militaire, animé par ce même philosophe, s'est d'ailleurs tenu ici même à Nancy, au Palais du Gouvernement, en février 2007

sur ce thème du bouleversement des valeurs. En fait, actuellement, ce sont les «bobos», les bourgeois bohèmes, voire les traders, qui semblent le mieux incarner les critères de représentativité de la société moderne selon les vues de ce philosophe.

A titre anecdotique, notons qu'il y a encore quelques années, le cinéma, dans le genre particulier du film noir, faisait encore une part importante à une sorte de code d'honneur chez les truands : la morale était ainsi toujours sauve ! La mode en est totalement passée. On retrouve là le Machiavel de l'Histoire de Florence, déclarant : *«Ceux qui l'emportent, quelle que soit la manière, jamais n'éprouvent de honte»*. Citation que Roberto Saviano a mise en exergue de son livre sur la Maffia napolitaine, *Gomorra*.

Dans son «Service Inutile», Henry de Montherlant, sous le titre *Un sens perdu*, réserve une de ses chroniques au sentiment d'incompréhension, voire de raillerie ou de sarcasmes journalistiques, avec des commentaires avilissants à propos de cas de suicides dictés par l'honneur d'une cause ou pour des motifs personnels.

Un cas récent de suicide lié à l'escroquerie «Bernard Madoff» a motivé l'interprétation suivante d'un proche de la personne ayant mis fin à ses jours : *«Dans une société de marché, les suicides devraient être rares par ce que le Monde est fait d'incompétents qui sont dominés par l'appât du gain alors que Thierry de la Villehuchet (l'homme qui s'est suicidé en décembre 2008) a sans doute été naïf, mais c'était un homme d'honneur»*.

En effet, dans les sociétés d'honneur, les perdants s'excusent, se cachent et parfois en viennent aux extrêmes comme le suicide d'honneur de l'ancien Japon. Aujourd'hui, ceux qui se sont trompés et ont trompé avec obstination continuent de dispenser leurs leçons d'économie et de bonne gouvernance avec aplomb.

L'honneur, en matière de compétition sportive, peut consister à ne pas profiter indûment d'un avantage sur un concurrent. Mais que diraient aujourd'hui les sponsors, eux qui harcèlent les médecins qui ont à cœur de privilégier la santé des sportifs par rapport aux performances ?

Une affaire récente d'arrestation mouvementée d'un journaliste de Libération en novembre 2008 avait donné lieu à toutes sortes de commentaires et d'imprécations. Mais, à mes yeux, le fait dominant, essentiel, était le trait commun à la présentation de l'affaire : *«Une banale affaire de diffamation»*, ce qui tend à faire considérer la diffamation comme une banalité, même si elle est réalisée par un journaliste professionnel dont une des tâches fondamentales est de vérifier l'authenticité de ses sources d'information. Qu'est-ce que diffamer

sinon tenter de ruiner la réputation (*fama*, en latin, c'est la réputation), c'est à dire l'honneur de quelqu'un ? On sait que dans certaine presse, on ne recule devant aucun procédé pour faire monter le chiffres des ventes, quitte à avoir à payer les frais d'un procès.

Le temps passe, et les années sombres s'éloignent, et, avec elles, la présence dans les familles d'un témoin ou acteur direct ou indirect des derniers conflits. Avec ceux-ci, s'efface également, pour la génération montante, toute idée de mise en péril de la communauté nationale, tout au moins sous la forme traditionnelle d'une guerre déclarée. Le danger persiste sous des formes nouvelles et inattendues, mais ce n'est pas notre propos de développer cet aspect. Un faux sentiment de sécurité semble s'être installé.

Sur quels modèles peut s'appuyer la nouvelle génération ? La classe dirigeante ?

Pourquoi nos gouvernants sont-ils si poltrons ? s'interroge la philosophe Chantal Delsol. Est-ce par ce qu'ils sont à la fois trop attachés au confort présent et trop privés de vision d'avenir ? Ils ne manquent pas d'intelligence et savent parfaitement comprendre, mais manquent de courage pour décider et oser. Ils considèrent sans doute que l'intelligence suffit à gouverner, la politique se réduisant à l'administration. Bien souvent, ils considèrent que quand ils ont parlé, ils ont agi, d'où leur logorrhée actuelle, oubliant un certain jugement de Louis XIV : *«Il est difficile de parler beaucoup sans dire quelque chose de trop !»*. La valeur des mots s'est trouvée transformée et l'audace apparaît comme une expression du fanatisme et le courageux comme un entêté ou un idiot. Le principe de précaution est un exemple flagrant de l'expression de ce refus du risque. Au départ inventé pour marquer la nécessaire prudence, au sens aristotélicien, il est maintenant utilisé pour échapper au risque le plus minime, donc pratiquement à contre sens. A notre condescendance affichée à leur égard, les Américains opposent à notre sujet la vision de décadents velléitaires, gorgés de littérature, et en viennent à mépriser la lâcheté de nos esprits alambiqués. Aujourd'hui, les personnalités audacieuses sont rapidement poussées sous le boisseau, écartée du pouvoir par ce qu'inquiétantes : on a peur de l'audace. Dans la France contemporaine où l'intelligence est surabondante, c'est le courage qui manque à nos dirigeants. Et Chantal Delsol de conclure : *«nous devons attendre, en un mot, que la peur du chaos devance celle du changement»*.

En écho à cette admonestation, rappelons l'éclat d'une autre femme - décidément, nos compagnes manifestent parfois plus de qualités viriles que les hommes -, M^{me} Kosciusko-Morizet, alors secrétaire d'État à l'environnement, à l'égard de son ministre de tutelle et du chef des députés de sa formation politique à l'Assemblée dans une déclaration au Monde d'avril 2008, elle indiquait : *«J'en*

ai marre d'être confrontée à une armée de lâches (...) Il y a un concours de lâcheté et d'inélegance entre Jean-François Copé qui essaie de détourner l'attention pour masquer des difficultés au sein du groupe (parlementaire) et Jean-Louis Borloo, qui se contente d'assurer le minimum».

Jean Cau avait été plus cinglant ; avec sa virulence habituelle, dans son brûlot intitulé *Le temps des esclaves* publié en 1971, il réserve cette saillie qui risque de heurter les oreilles prudes : *«Regardez les ! Mais regardez les. Regardez les affreuses gueules molles toujours souriantes (keep smiling !) de nos hommes politiques. Des têtes courtisanes de chefs de rayon. De vrai, ils vendent puisque la puissance des nations se mesure à leurs activités mercantiles. Dans leurs yeux, la lueur humide de soumission à la foule, à la masse, au nombre. Où est donc le visage exemplaire ? La parole dure qui, dans la foule, fait que se rassemblent les meilleurs et que cette foule domptée est hantée par un vouloir, au lieu d'être agitée par des fièvres maussades».*

Au passage, mentionnons un autre aspect de l'homme politique s'adressant à la foule : il donne l'impression d'être issu d'une génération spontanée, sans référence au passé, et s'adressant à un auditoire d'amnésiques. Amnésique est en effet la foule, formatée à la pensée unique et dépourvue de sens critique valide.

La recherche à tout prix de la sécurité est-elle devenue le seul objectif ? Déjà Jean-Paul Marat, le Marat de la Révolution, avait eu cette mise en garde prémonitoire : *«L'excès de sécurité d'un peuple le conduit à la servitude».*

Alors, que reste-t-il ?

Il se produit sous nos yeux une rupture bien plus importante que celle qui s'est produite dans l'empire romain lors de l'avènement du christianisme, religion du désert venue de l'Orient et se substituant aux religions païennes ancestrales celtiques. Actuellement, le patrimoine culturel apporté par la famille, l'école puis le lycée tend à se réduire comme peau de chagrin, la seule finalité étant de produire des *robots incultes*, selon le mot de Vladimir Volkoff.

Déjà, Georges Bernanos s'était inquiété de la dramatique invasion de la techno-science dans nos sociétés. Dans *La France contre les robots*, il écrivait en 1944 : *«On ne comprend absolument rien à la civilisation moderne si l'on n'admet pas d'abord qu'elle est une conspiration universelle contre toute espèce de vie intérieure».*

L'essor prodigieux et infini des techniques, de la machinerie qui est le dénominateur commun du capitalisme et du marxisme, n'est pas un stade de l'évolution naturelle de l'humanité, et Bernanos prophétisait : *«La civilisation de la machine est le symptôme d'une rupture d'équilibre, d'une défaillance des*

hautes facultés désintéressées de l'homme au bénéfice de ses appétits. La machine ne crée pas seulement des machines, elle a aussi les moyens de créer artificiellement de nouveaux besoins qui assureront la vente de nouvelles machines».

Aujourd'hui d'ailleurs, chacun sait que les deux paramètres d'appréhension du citoyen lambda par les pouvoirs publics sont : le pouvoir d'achat et le moral du consommateur, l'un étant sans doute le corollaire de l'autre. Nous en sommes arrivés au point où *dans la civilisation des Machines, la vie intérieure prend peu à peu un caractère anormal.*

La plus redoutable des machines est celle à bourrer les crânes, à liquéfier les cerveaux, écrivait encore Bernanos, ce qui s'est trouvé confirmé un demi-siècle plus tard par Patrick le Lay, le PDG de TF1, qui se vantait de produire des programmes visant «à rendre le cerveau (des téléspectateurs) disponible pour Coca Cola».

La seule vision du monde se réduit à un sentiment d'appartenance à une classe d'âge uniquement préoccupée par l'instant présent et la satisfaction de ce qu'Alain de Benoist appelle l'hédonisme multi-sensoriel. Aucune interrogation sur le passé ni l'avenir. L'inconscient collectif de naguère est remplacé par une sorte de religion du rien du tout, ce que corrobore le philosophe Michel Onfray dans son «Traité d'athéologie» : «... on constate plutôt le nihilisme, le culte du rien, la passion pour le néant, le goût morbide du nocturne des fins de civilisation, la fascination pour les abîmes et les trous sans fond où l'on perd son âme, son corps, son identité, son être et tout intérêt à quoi que ce soit. Tableau sinistre, apocalypse déprimante» et auquel les rave parties ou le Tektonik donnent une poignante illustration. Ailleurs, le tempérament grégaire trouve son expression dans le freeze, ces rassemblements dont le mot d'ordre se trouve sur le site internet facebook.

Suivant les préceptes des Penseurs du siècle des Lumières, l'homme s'est libéré des liens présumés nocifs qui avaient bridé le Bon Sauvage des temps idylliques de l'homme primitif pour en faire un être corrompu par la société. Un à un, tous ces liens ont été arrachés, le serment d'allégeance à Dieu et au Roi a été le premier détruit. Celui à la Nation a été largement exploité par la République pour ses campagnes guerrières publicitaires du nouvel Evangile en Europe, puis par les campagnes napoléoniennes. Les guerres coloniales ont ensuite poursuivi sur la lancée. Ce furent alors les guerres fratricides européennes qui ont laissé une Europe exsangue et désabusée pour ne pas dire démotivée. Puis, le lien à la Nation s'est à son tour défait. Ceux aux corps constitués, à la famille, à la profession se sont détériorés à leur tour. La touche finale a été mise par mai 68 et la suppression du service militaire. A t'on pour autant retrouvé le Bon Sauvage ? Rien n'est moins certain !... En revanche s'ébauche un Nouvel Ordre

Mondial s'épanouissant sur les ruines de ce que furent les États, leur monnaie et leur territoire, la dette extérieure de ces États les conduisant à l'asservissement à ce nouvel ordre. La crise que nous vivons n'apparaît plus qu'une simple étape dans ce projet. Examinons un autre aspect de l'émancipation des individus.

L'absence de distance entre un maître, un moniteur, un animateur, un confesseur, ou tout autre ascendant et le disciple qui lui est confié, ont indiscutablement des effets pervers. Distance physique comme morale. Le tutoiement universel répond sans doute à la chape d'hypocrisie de jadis. Mais, qu'avons nous gagné à la vulgarité d'allure et de langage d'aujourd'hui ? Que les maîtres se fassent insulter ou prendre à partie par leurs élèves (qu'autrefois ils vouvoaient eux aussi), voire violentés ou même poignardés. Que des juges se fassent publiquement outrager et insulter en plein prétoire, sans oser réagir ?

Plus une société s'égalise, plus elle se primitivise, avait prédit Louis Rougier.

On est passé du *droit de* au *droit à*, ce qui est lourd de signification. Des enfants battus, on est passé aux mères battues. Des adolescents immatures s'incrument sans vergogne et sans retenue chez des parents qui n'en peuvent mais et dont l'autorité sur leurs rejetons s'émousse. On a dû créer pour cette situation inédite des « *ateliers d'aide à la parentalité* ».

Une génération d'êtres moroses qui ne rient plus, insatisfaits permanents, tout livrés au culte de leur *ego*, vivant dans un monde virtuel. D'émancipations en libérations sexuelles ou autres, les nouveaux sujets, pourtant gorgés de discours les invitant à une attitude citoyenne, sont détachés de tout et incapables du moindre engagement. Tout pétris d'anglicismes, on les voit mal défendre notre langue. Si celle-ci périclite, c'est bien davantage par défaut de pugnacité à la défendre que par la faute de l'hégémonie américaine.

Bercés par le mythe du bonheur et de l'argent facile, ils ne condescendent à aucun engagement professionnel. Nombre d'emplois ne sont pas pourvus car jugés trop contraignants. Lors de l'entretien d'embauche, la première question du candidat porte sur dates et durée des vacances. L'engagement sur la durée a vécu, et cela dans tous les domaines : familial, social, professionnel. Même vis-à-vis d'un animal, l'abandon saisonnier lors des vacances d'été en est la triste et cruelle illustration. Une véritable et dramatique fracture générationnelle s'installe comme l'a souligné Natacha Polonyi dans son essai *Nos enfants gâchés*.

Les médecins généralistes installés en secteur rural ne trouvent ni remplaçants ni successeurs. Certains domaines comme l'obstétrique et la chirurgie générale sont désertés. Les cultivateurs croulent sous la charge d'un travail que leurs enfants ne veulent plus exercer. Les petits patrons ne trouvent pas

d'apprentis. Nombre de responsables dans tous les corps de métiers s'arrachent les cheveux en constatant l'incroyable désaffection pour le travail qui sévit dans les nouvelles générations. Les manquements à la discipline de travail, aux horaires, à l'exécution des tâches sont multiples. Avec un taux d'absentéisme de 5%, la France est championne d'Europe ! Et, qui pis est, sans la moindre gêne, sans la moindre honte. Pas de remords de conscience, cette conscience forgée par les usages de la vie en commun, et que devait perpétuer le *Contrat Social* de Jean-Jacques !

Le civisme et sa première manifestation, le devoir électoral, en ont fait les frais. Les édiles sont élus par à peine un quart de la population. Que représentent-ils ?

L'honneur, forme la plus achevée de cette conscience est donc en passe de disparition avec elle.

Le maître mot actuel est la tolérance. Voyons ce que lui réserve Jean Cau dans son pamphlet : *« Une société sans espérance et sans foi devient fatalement une société de tolérance. Tout y devient permis. De même que les proches permettent tout à celui dont ils savent la mort prochaine, de même une société qui ne donne rien à espérer à ses enfants leur permet tous excès. La tolérance est un désespoir. »*

Au contraire, l'espoir exige et corsete et la foi vraie cherche toujours à imposer. Tout tolérer revient à pousser un formidable : « A quoi bon !... » et n'est pas signe de libération mais d'angoisse et de peur devant l'avenir. Comme cet aveu est de taille, nous appelons « libérations » les abandons qui manifestent notre désespoir. Un père qui tolère tout n'a pas d'ambition pour ses enfants ».

Ce désespoir revêt de plus en plus la forme de l'asservissement à la drogue : une jeune étudiante en pharmacie m'a relaté son émotion à la vue de la cohorte matinale de jeunes en manque de drogues dures venant quérir leur dose quotidienne de Métadone dans les officines de ville, cependant qu'un ami cardiologue me confiait qu'à partir des nouvelles générations, la traditionnelle question sur la consommation de cigarettes devait, avec diplomatie, préciser s'il s'agissait de pétards ou de tabac, tant le fait s'est banalisé !

La logique marchande de notre société devient de plus en plus aveuglante; elle se manifeste de façon très claire dans les 316 propositions du rapport remis au Président de la République par Jacques Attali : dans l'ambition n°4 il dit textuellement : *« entre 36 et aujourd'hui, nous vivons 20 ans de plus et travaillons en moyenne 15 ans de moins. Ces 35 années d'inactivité supplémentaires ont un lourd coût en termes de croissance ».*

La logique d'épicier de ce rapport nous ramène à un de ses anciens ouvrages, *L'Homme nomade* où il affirmait déjà :

- *Dès qu'il dépasse 60 à 65 ans, l'homme vit plus longtemps qu'il ne produit et il coûte alors cher à la société.*
- *Je crois que dans la logique même du système industriel dans lequel nous nous trouvons, l'allongement de la durée de la vie n'est plus un objectif souhaité par la logique du pouvoir.*
- *L'euthanasie deviendra un instrument essentiel de gouvernement.*

Peut-être J. Attali s'est-il trop inspiré des *Réflexions sur la gestion du parc humain* du philosophe allemand Peter Sloterdijk ! C'est égal, deux siècles de droits de l'homme pour en arriver là, c'est pour le moins surprenant.

C'est, du moins, une logique de vétérinaire, ou d'élevage industriel à grande échelle. C'est le *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley. C'est aussi ce monde où la technique est en passe de supplanter l'homme dans une finalité de production sans but et sans dessein, comme le prévoyait M. Heidegger. Nous assistons présentement aux effets pervers de cette conception. D'ailleurs, chaque époque est caractérisée par un type de personnage, et, à cet égard, Louis Rougier a parfaitement défini le stade auquel nous sommes parvenus. Dans son livre «Du Paradis à l'Utopie», il précise : «*Chaque civilisation est caractérisée par un certain paradigme humain. Pour l'Antiquité gréco-romaine, c'est le Sage. Pour le Moyen-Age, c'est le Saint. Pour la Renaissance, c'est l'Uomo Universalis. Voilà que sur la scène du monde apparaît un nouveau personnage, le technicien*».

On retrouve là le robot inculte de Bernanos et de Vladimir Volkoff. Inculte mais de plus en plus porté à la tricherie.

Henri Vivier, un journaliste belge, nous a parfaitement dépeints dans un ouvrage intitulé *Regards sur la France* (le Seuil), dont j'extraits les lignes suivantes :

«*La France n'a toujours pas digéré sa révolution. Dans un pays qui érige l'égalité au rang de valeur nationale et va jusqu'à la constitutionnaliser dans sa devise nationale, la hisse au fronton de tous les édifices publics et dans l'en-tête de tous les documents officiels, les distinctions de classe n'en sont que plus inavouées. Mais voilà, le «jamais plus» de la nuit du 4 Août est devenu, deux siècles plus tard, le «toujours plus» que décrit naguère François de Closets... La suppression de quelques grands privilèges féodaux a ouvert la voie à la recherche effrénée du plus grand nombre de petits privilèges... Il s'agit là d'une véritable obsession nationale. C'est à qui aura le plus, à l'insu (parce que aux dépens) de son voisin, le tout dans une opacité garantie par une complicité entre l'Etat et les partenaires sociaux, en*

particulier dans le secteur public : c'est dans ce contexte que la notion de privilèges, aujourd'hui, prend le doux nom d'avantages acquis...

En fait, tout se passe comme si, en guillotinant Louis XVI, les Français subitement parricides, orphelins et livrés à eux-mêmes, n'avaient fait que reproduire, dans le désordre, la cupidité, la convoitise, l'envie et les inégalités...

Les Français ont assassiné leur Roi le 21 janvier... Il se sont, d'une façon dramatique, trompé de cible. Aujourd'hui, le Roi n'est plus là mais l'absolutisme règne.

C'est ainsi que depuis un demi-siècle, nous sommes entrés dans une société de tricheurs. Et j'ajouterai même, de tricheurs cyniques et sans retenue, comme cette enseignante, que j'ai entendue à la radio indiquer, comme si cela relevait d'une évidence, comment on pouvait facilement obtenir une mutation dans une région géographiquement convoitée en contractant un Pacs avec l'heureux détenteur d'une telle affectation. Et cela va des publications bidons de certains scientifiques pour égarer la fêrûle de *l'impact factor* (dans une proportion préoccupante, puisqu'un numéro spécial de *La Recherche* y a été consacré) au dopage sportif. On exalte partout les personnages vrais, les authentiques, les bruts de décoffrage, les natures sans détour, mais chacun sait bien qu'ils ne sont plus représentatifs de notre société. Le classement en lions, renards et moutons, de Wilfried Pareto est devenu caduc : à force d'être obligés de se comporter en renards, les lions authentiques ont disparu.

On est loin de ce qui représentait autrefois un idéal, à savoir la chevalerie, sorte d'initiation guerrière qui trouvait sa source dans la plus lointaine antiquité européenne, et dont les valeurs clés étaient honneur et loyauté (soit la fidélité), la prouesse ou vaillance et la largesse ou mépris des richesses. Toutes valeurs qui ont été supplantées par l'opportunisme, la réussite sociale à n'importe quel prix au nom du pragmatisme qui n'est bien souvent que le masque d'une cupidité cynique.

Parallèlement, nous assistons à une *fémînisatîon* de la société ; entendons nous bien, il ne s'agit pas de remettre ici en cause la place prise par les femmes dans notre société, mais bien de constater la disparition progressive des valeurs masculines qui ont permis d'assurer à notre civilisation la place primordiale qu'elle avait su acquérir. Valeurs constituées par la hiérarchie, la différence, la puissance, l'esprit courtois et chevaleresque, le dévouement, l'honneur justement, l'audace, le risque, la volonté.

L'effondrement des qualités viriles conduit à des choix de vie dictés par l'embourgeoisement, le goût du confort, l'hédonisme et le matérialisme. La tertiarisation de notre société en est un autre aspect avec l'explosion des métiers où l'on fabrique et vend du vent (crise économique mondiale à l'appui).

Aujourd'hui, nous qui avons été des prédateurs, ce grâce à quoi, nous sommes détenteurs d'une histoire, d'une nation qui battait monnaie, d'une langue, au lieu de l'assumer, nous en sommes en éternelle repentance, avec autoflagellation au nom de quoi nous étions présents auprès des Anglais lors de la commémoration de la bataille de Trafalgar et absents aux manifestations liées à la bataille d'Austerlitz, manifestations auxquelles nous étions pourtant invités, ce qui scandalise Jean Tulard !

Devons-nous reconnaître une valeur prémonitoire aux commentaires désabusés de Flaubert dans ses lettres à sa vieille maîtresse Louise Collet :

«A mesure que l'humanité se perfectionne, l'homme se dégrade. Quand tout ne sera plus qu'une combinaison économique d'intérêts bien contrebalancés, à quoi servira la vertu ?».

Et plus loin : *«89 a démolit la royauté et la noblesse. 48, la bourgeoisie et 51, le peuple. Il n'y a plus rien qu'une touche canaille et imbécile. Nous sommes tous enfoncés au même niveau dans une médiocrité commune».*

Un des soldats détachés en Afghanistan interrogé lors de l'émission citée en introduction sur les risques encourus par lui et ses camarades pour la collectivité en terre lointaine, a eu cette réponse, qui me servira de conclusion : *«ça vaut mieux que de mourir ivre au volant de sa voiture».*

Cette réflexion me paraît parfaitement en mesure de résumer la teneur de mon propos.



Discussion

Le président Jean-Louis Rivail remercie l'orateur pour sa communication qui, dans un style raffiné, fait une peinture assez noire de notre époque. Il se demande si notre situation serait comparable à celle des Athéniens sous le règne des tyrans et qui serait le nouveau Socrate ? Une femme peut-être ?

La discussion s'ouvre avec Alain Larcant qui déclare : tu as abordé une immense question, et brosse une histoire de l'évolution de l'idée d'honneur. Déjà au XVI^{ème} siècle, Mathurin Régnier ne disait-il pas «l'honneur, un saint qu'on ne chôme plus». Et d'abord, l'honneur est-il un sentiment surtout subjectif, un principe lié au devoir, et même au sacré, une récompense, en principe à la vertu (selon Aristote) ou un préjugé archaïque voué à disparaître dans nos sociétés avancées. L'honneur tient-il à l'estime de soi-même ou au jugement de l'opinion publique ? L'honneur est individuel, et il est aussi collectif. Il concerne, non

seulement les héros et les saints qui sont des exemples, mais tous les hommes, même les plus modestes, tous les métiers : le soldat, le savant, le magistrat, etc.

J'ai toujours été frappé par cet exemple que tous les enfants russes connaissent, d'un pilote français du «Normandie-Niemen» dont l'avion est touché ; il peut se parachuter, mais sachant que son mécanicien russe, à l'arrière, ne le peut pas, il se «crasche» volontairement.

Tu as cité la belle phrase de Bernanos : «La vie vaut-elle plus que l'honneur et l'honneur vaut-il plus que la vie ?...» et bien entendu celle de Vigny : «la poésie du devoir». Je voudrais attirer l'attention sur les implications aberrantes parfois du point d'honneur (provocations entraînant des duels à mort, heureusement interdits par Richelieu) et sur les «maximes du faux honneur» qui, disait Bossuet, «nous ont fait périr tant de monde».

L'orateur lit ensuite un courrier de Gilles Curien, qui, en son absence, a demandé, après avoir pris connaissance de la communication, de citer une phrase de Charles de Gaulle, qui lui est venue à l'esprit : lors d'une discussion à Moscou en 1945, il s'était refusé, au risque de faire échouer les conversations, de reconnaître le comité de Lublin, comme le gouvernement légitime de la Pologne ; ce à quoi, les Soviétiques voulaient l'obliger ; l'histoire dure longtemps, tout peut arriver ; même ceci, qu'un acte conforme à l'honneur et à l'honnêteté, puisse apparaître, en définitive, comme un bon placement politique.

Michel Burgard cite le cas de l'air d'entrée de Georges Brown, dans l'Opéra de Boïeldieu la «*Dame blanche*», lors d'une représentation au théâtre de Lunéville, où tous les officiers présents dans la salle se sont levés lorsque le ténor a entonné «*Ah! quel plaisir d'être soldat*». Le Feldmarschal Von Manstein, au procès de Nuremberg a déclaré : *Nous voulions former des hommes d'honneur*, et enfin Alfred de Vigny, dans «Le journal d'un poète» écrit : *l'honneur c'est la poésie du devoir*.

Jean-Claude Bonnefont déclare : il y a un mot que je n'ai pas beaucoup entendu, c'est le mot valeur ; et quand on se demande ce qu'est l'honneur, il me semble que c'est en premier lieu une valeur. Or, cette valeur a été très longtemps une valeur aristocratique, et ce qui m'intéresse dans l'histoire, c'est la façon dont elle est descendue dans la bourgeoisie, puis dans le peuple.

Alain Larcan a cité des exemples d'honneur de savants, et j'avais envie de répondre par l'exemple de «César Birotteau», un commerçant, qui a un honneur commercial extrêmement répandu dans la petite bourgeoisie ; la civilisation française du XIX^{ème} siècle l'a fait descendre au niveau du peuple. Dans les classes et les écoles, on a créé un «tableau d'honneur». En réalité, l'honneur participe au naufrage de toutes les valeurs d'une société. Nous sommes dans

une société qui ne reconnaît plus les valeurs qui l'ont fondée. Il n'y a plus de *César Birotteau*, on tourne le dos à ces valeurs, on court au précipice !

François Le Tacon estime que l'orateur a tracé un tableau particulièrement sombre de notre société et souhaite réagir à propos des publications scientifiques qualifiées de «bidon». La tricherie dans le domaine scientifique a toujours existé. Elle reste cependant totalement marginale en raison de la nature de la démarche scientifique que François Le Tacon a analysée lors de la séance du 21 octobre 2005. Tout résultat est soumis à la critique et vérifié à de multiples reprises par ceux qui oeuvrent dans le même domaine. Tout manquement à la recherche de la vérité est inévitablement débusqué. Un résultat scientifique n'est validé que lorsqu'il a résisté à toutes les critiques. C'est la raison pour laquelle, en science, la tricherie est toujours finalement exclue.

Michel Vicq fait remarquer que la tricherie sur le fonds est une réalité, mais la tricherie sur la forme en est également une autre. Récemment, dans un conseil d'administration à l'Université, on peut citer le cas d'un étudiant qui avait usé sans complexe d'une documentation interdite en salle d'examen, pour rédiger sa copie; il s'est vu proposer une sanction immédiate «in situ» ; ce à quoi, un étudiant, membre du conseil s'y est opposé, en faisant valoir «les droits du tricheur».

Gilles Lucazeau termine la discussion en déclarant : j'ai été frappé par la sévérité de votre intervention, et le lien que vous faites entre honneur et patrie, et honneur et société ! Il me semble qu'il s'agit d'une vision en référence avec l'idée d'un «*honneur collectif*» ; or, pour moi, l'honneur est avant tout affaire individuelle, et se manifeste par une capacité à résister à une situation vécue comme injuste.